

Pastiche – C. Juliet, Lambeaux

« Tu sors de la forêt. Les brouillards se sont dissipés. Tes blessures ont cicatrisé. Une force sereine t'habite. Sous ton œil renouvelé, le monde a revêtu d'émouvantes couleurs. Tu as la conviction que tu ne connaîtras plus l'ennui, ni le dégoût, ni la haine de soi, ni l'épuisement, ni la détresse. Certes, le doute est là, mais tu n'as plus à le redouter. Car il a perdu le pouvoir de te démolir. D'arrêter ta main à l'instant où te vient le désir de prendre la plume. La parturition a duré de longues, d'interminables années, mais tu as fini par naître et pu enfin donner ton adhésion à la vie.

Depuis cette seconde naissance, tout ce à quoi tu aspirais mais qui te semblait à jamais interdit, s'est emparé de tes terres : la paix, la clarté, la confiance, la plénitude, une douceur humble et aimante. Parvenu désormais à proximité de la source, tu es apte à faire bon accueil au quotidien, à savourer l'instant, t'offrir à la rencontre. Et tu sais qu'en dépit des souffrances, des déceptions et des drames qu'elle charrie, tu sais maintenant de toutes les fibres de ton corps combien passionnante est la vie. » (Fin du roman)

Épilogue

Tes yeux. Immenses. En eux, cette flamme qui brille à présent sans plus faiblir, les agrandit, les écarquille parfois jusqu'à te faire mal. Mais dénuée de toute violence, de toute crainte. À l'inverse, une profonde quiétude éclaire tes traits. Toute ta vie, tu t'es passionné pour la littérature et les arts, et ce dans l'espoir qu'ils apaiseraient quelque peu la soif inextinguible de ton esprit. Désormais, tu as pris conscience de l'infinité des formes que revêt la beauté et ton œil vif, affamé, exige de se repaître des splendeurs dont tu l'as privé la majeure partie de ton existence, de rattraper le temps perdu. Un visage, un regard, des nuages, le sourire d'un enfant. Autour de toi, en chaque lieu et à chaque instant, tout t'émerveille et t'émeut.

Tu vis tes plus belles années. Les saisons passent, et petit à petit tu vois tes cheveux blanchir, ta peau se plisser sous les rides, mais rien ne vient entamer la joie paisible qui t'habite. Surprises dans un premier temps par ce bouleversement dans ta manière d'être, ton épouse et les personnes qui te sont proches ont néanmoins fini par s'habituer et sont moins troublées par les caresses que tu leur prodigues de ton regard avide et attentif. Nullement gênées d'être devenues si brusquement le centre de tes attentions, elles qui t'ont si souvent vu tourmenté t'encouragent au contraire à laisser s'exprimer l'enfant qui, en toi, veut apprendre le monde. Car pour elles, et combien tu leur en es reconnaissant, seul compte ton bonheur.

Ton passé de jeune militaire, dans ce qu'il t'a laissé de positif, t'enjoint à conserver cette discipline que tu t'es imposée voilà des décennies. Aussi sors-tu régulièrement pour de longues promenades. Dans cette ville où tu es installé, tu t'amuses à parcourir chaque rue dans le but de la redécouvrir. Chaque fois, un nouveau détail te frappe, et tu t'étonnes qu'il ne t'ait pas plus tôt abreuvé de ses beautés. Il t'arrive parfois d'imaginer que telle ou telle sculpture, tel ou tel fronton, tel ou tel motif peint à même la vitre d'une maison reculée s'est dissimulé tout exprès pour te surprendre au moment opportun, et te garder ainsi éveillé et attentif aux splendeurs des chemins que tu empruntes. Lorsque cette pensée te vient, tu éclates de rire et ne peux t'empêcher de t'arrêter net au milieu de la rue pour laisser librement s'épancher ta gaieté.

Prendre la plume t'est moins difficile, mais tu en as aussi moins besoin. Pour toi, le chemin s'est aplani. Tu te sens beaucoup mieux avec toi-même. Tu as gagné en maturité, et les lignes que tu traces encore sont bien plus solides et consistantes, loin de la confusion des débuts. À force de t'inspecter, de te scruter, et toujours poussé par ce besoin fondamental de te connaître, tu as énormément appris sur toi-même et sur le genre humain. Ce qui s'agite en toi et bouillonne, il arrive que tu aies du mal à le maîtriser, que cela entrave ton écriture. Que tes pensées en soient bousculées. Souvent au point que d'anciennes angoisses menacent de remonter à la surface et de te faire vaciller. Mais ton aplomb est tel à présent que toujours tu parviens à surmonter les obstacles.

À ton grand étonnement, tu t'es fait connaître comme écrivain. Tes écrits sont au programme de certains cours de littérature. Dans le village où tu es né, on a même donné ton nom à l'école locale. De temps en temps, tu es sollicité pour participer à des conférences ou à des rencontres littéraires. Parler de ton travail, si intimement lié à ce que tu es. Ta nature timide et réservée t'empêche d'être trop à l'aise sous le feu des projecteurs. Mais combien tu es touché de lire sur le visage de ceux qui t'écoutent l'intérêt, parfois l'admiration qu'ils te vouent, toi qui toujours t'es cru indigne de tels honneurs.

Le timbre doux, grave, de ta voix. Ta parole lente et délibérée. Tu prends ton temps. Choisis tes mots avec soin. Si tu paraîs hésitant, tu ne redoutes plus de manquer de ces mots que tu as acquis au prix de tant d'efforts, certain désormais qu'ils se présenteront à toi sans difficulté.

Tu es plus détendu. Apaisé.

En ce jour d'automne, la pluie fait miroiter les pavés. À nouveau te voilà qui t'élance par les rues, hors d'haleine, prêt à dérapier à chaque virage, mû par une peur irréprouvable. À aucun prix tu ne dois manquer ce train. Car sans lui tu ne pourras rendre un dernier hommage à la femme qui t'a sauvé de la noirceur, et ton âme s'en serait trouvée déchirée à jamais. En ce jour d'automne, tu dois te rendre dans le village de ton enfance où se déroulent les obsèques de ta mère.

Serrés les uns contre les autres autour de la terre fraîchement retournée, une vive émotion vous saisit. Tu n'avais pas revu tes frères et sœurs depuis quelque temps déjà, aussi t'émerveilles-tu de cette communion fraternelle qui vous unit en cet instant funeste. Tu réalises alors que, comme toi, ils ont été nourris de cet amour inébranlable prodigué par votre mère. Et que, comme toi, cet amour est passé en eux. Soudain, tu songes à tout le bonheur qu'ils t'ont offert, au soutien constant et à la tendresse indéfectible dont ils t'ont abreuvé. Une fois de plus, tu ne peux retenir tes pleurs. Ils gardent le silence, mais tu sais au fond de toi qu'ils ont compris.

Ce soir-là, vous le passez à bavarder et à partager vos souvenirs les meilleurs. Ainsi, le lendemain, gonflés de ces retrouvailles, chacun de vous repart le cœur un peu moins lourd.

Ces derniers temps, tu ne te consacres plus qu'à l'écriture de ton *Journal*. Sans ressentir le besoin de t'y épancher chaque jour, tu y notes néanmoins régulièrement les événements qui te marquent. Ainsi te trouves-tu, par une fin d'après-midi, assis à ta table où tu relis quelques extraits. Dans l'un d'eux, tu évoques une petite fille aperçue un jour sur le quai d'une gare, accompagnée de deux femmes, alors que toi-même tu te trouvais dans un train à l'arrêt. Au bout de quelques minutes, celle qui était en âge d'être la mère s'était éloignée sans que la petite fille n'ait esquissé le moindre geste pour la retenir. Mais toi, qui l'observait alors, tu avais pu lire sur son visage toute la détresse contenue dans son jeune cœur, tu avais pu voir combien elle luttait pour ne pas laisser éclater son chagrin.

Un être à aimer. À nourrir. À élever. De plus en plus souvent, tu te demandes pourquoi ton épouse et toi n'avez jamais fondé de famille. Jusqu'à présent, aucun de vous deux n'en avait ressenti le désir. À juste titre, tu supposes que tu as toi-même été trop absorbé par ton propre façonnement pour songer un instant à mettre au monde un enfant qui t'aurait peut-être ressemblé en tout point, aurait souffert autant que tu as souffert. Mais si tu t'essayes à imaginer ce à quoi aurait ressemblé le fruit de votre union, inmanquablement, la vision d'une petite fille s'impose à toi. Qu'aurais-tu pu lui apprendre sur la vie ? Qu'est-ce qui, de toi,

aurait pu passer en elle ? Quels conseils auraient pu être les tiens pour affronter les épreuves qui inévitablement se présenteraient sur son chemin ?

En premier lieu, tu lui aurais parlé de beauté. Tu lui aurais montré combien magnifique est le monde et combien de charmes – bien que parfois subtilement cachés – revêt l’existence.

Puis tu lui aurais parlé de courage. Du courage de rester soi-même face à l’adversité, de se faire confiance, de ne jamais baisser les bras même lorsque tout semble aller à l’encontre de ses aspirations. De laisser parfois sa barque s’éloigner vers des terres inconnues. Et du courage de ne jamais se laisser dicter ses opinions par ceux qui cherchent à diriger les esprits.

Tu lui aurais parlé d’ambition. L’ambition de connaître, de connaître qui on est, de connaître ce qui a été avant soi, ce qui est en même temps que soi. De ne jamais cesser d’apprendre.

Tu aurais insisté sur l’amitié. Ce cadeau que se font entre eux les êtres et qui maintes fois t’a sauvé de la solitude où tu somrais.

Enfin, tu lui aurais parlé d’amour. De cet amour qui porte, guérit les blessures et apaise les douleurs. Tu lui aurais parlé d’amour, et tu lui aurais dit, qu’à travers lui l’on s’ouvre les portes de l’infini.

Viviane Groetzinger (2016)